

NEW ORLEANS THE PUBLISHING CO. LITTON

MAURICE LAFARGUE Président-Gérant HENRY BIRABEN Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de réclames, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page de journal.

Opéra Français

Le comité de l'Opéra a fait des démarches auprès des diverses sociétés qui donnent des soirées dans les locaux de l'Opéra Français, pour choisir, autant que possible, pour leurs fêtes, d'autres jours que ceux réservés aux représentations théâtrales.

M. Affre, le sympathique impresario a prononcé l'autre jour les quelques mots suivants aux artistes de sa troupe qu'il avait réunis, à cette occasion dans le local du théâtre: Mesdames, Messieurs, mes chers camarades:



M. DESPUJOLS Basse noble

Oui, je dis mes chers camarades je peux en effet ajouter ce qualificatif, car il y a pas longtemps, (cette année-ci au mois de janvier), je chantais encore aux côtés de plusieurs d'entre vous. Bientôt même, pendant la saison lyrique que je vais avoir l'honneur et l'avantage de diriger, vous me verrez partager vos labours et prendre part à vos succès, dans plusieurs œuvres que nous allons interpréter sur cette scène.

Je dis partager vos succès, car je ne doute pas un seul instant de l'appui précieux de votre concours à tous, de votre assiduité au travail, de toutes vos bonnes volontés qualifiées sans lesquelles une direction, aussi forte et aussi résolue à bien faire et à mener à bien une entreprise quelconque ne peut réussir.



M. LEROUX Ténor léger

Je suis sûr qu'avec le concours de tous avec vos talents, avec l'enthousiasme qui nous caractérise, nous autres artistes quand nous avons à cœur de faire quelque chose de bien, vous me rendrez la tâche facile. Je suis sûr aussi que vous oublierez les petits soucis, les fatigues du voyage, que vous avez endurés, mais que je ne pouvais vous éviter, car sachez-le bien, il est difficile à un directeur, pour si bien qu'il veuille le faire de réussir toujours à entretenir tout le monde; mais j'ai la conviction, la certitude que ces fatigues et ces soucis sont déjà oubliés, que nous allons tous nous mettre à l'ouvrage avec ardeur et vaillance, que nous n'aurons qu'à nous louer, vous, de votre nouveau directeur, et moi de mes camarades d'opéra, pensionnaires d'aujourd'hui.



M. LE TEMPLE 1er comique

Ces paroles cordiales ont été saluées par les applaudissements des artistes et de toute la troupe. Mlle Lavarenne est arrivée de New York, vendredi soir, et elle a retenu des appartements chez Antoine.

Le Sauveur

Grand, mince distingué, correct, presque élégant, la taille bien prise dans une redingote de bonne coupe, avec, sous le bras gauche, un portefeuille en cuir noir marqué à son chiffre, M. Grieb passa rapidement devant la loge. Déjà, il mettait le pied sur la première marche de l'escalier, lorsque le concierge, sur un coup de tête, l'arrêta par ces mots: — Qui demandez-vous?

M. Grieb tourna d'un regard hautain le vigilant gardien, dont la méfiance s'appliquait aux visiteurs les plus importants comme aux plus infimes, et répondit: — M. Rousseau.

— Au troisième, la porte en face, troisième, le concierge.

Puis il ajouta, en rentrant dans sa tanière: — Si c'est pour une note, il y a des chances qu'il soit sorti.

M. Grieb fit un geste comme pour indiquer que cette éventualité lui importait peu, et commença son ascension. A vrai dire, il n'ignorait point que M. Rousseau avait quitté son domicile en compagnie de sa femme un quart d'heure auparavant, d'un café voisin, guetté leur départ. Il savait également pour l'avoir vu sortir, que la bonne mettait à profil l'absence de ses maîtres. L'appartement était donc sans gardien pour un laps de temps indéterminé.

Ayant atteint le troisième étage, M. Grieb, par mesure de prudence, sonna à la porte en face. Il attendit une minute et comme nul bruit ne se faisait entendre, il se mit au travail. Tout d'abord, il ouvrit son important portefeuille, et dévoila ainsi une trousse complète de cambrioleur. Rien ne manquait de ce qui est nécessaire pour ouvrir les serrures les plus récalcitrantes.

M. Grieb choisit une clef, qu'il jugea propice, et essaya de la faire tourner dans l'entrée. Il y eut une légère résistance qui empêcha M. Grieb d'insister. Avec une seconde clef, il ne fut pas plus heureux. Au troisième essai, la clef tourna et la porte s'ouvrit. M. Grieb entra.

Il fit d'abord posément la visite de l'appartement qu'il trouva inhabité, ainsi qu'il l'avait présumé, et s'étant arrêté dans la chambre à coucher, il entreprit de forcer l'armoire à glace où vraisemblablement devaient se trouver l'argent et les bijoux.

A ce moment retentit le timbre de la porte d'entrée. Très maître de soi, M. Grieb ne tressaillit point. Une seconde, il hésita sur la conduite à tenir, et envisagea différentes hypothèses: peut-être le concierge était-il monté, inquiet de ne pas voir redescendre M. Grieb; peut-être n'était-ce qu'un simple visiteur. Dans les deux cas, il valait mieux ouvrir, quitte à bousculer l'importun s'il se montrait indiscret et à profiter de son trouble pour fuir.

M. Grieb ferma sa trousse et gagna l'antichambre. La porte ouverte, il se trouva en présence d'un homme à casquette galonnée qui lui tendit une quittance en disant simplement: — C'est le gaz.

M. Rousseau n'est pas là, dit posément M. Grieb. L'homme, aussitôt, devint incertain et parla haut: — Voilà trois fois qu'on me fait la même réponse. Vous en avez du toupet de me dire que M. Rousseau n'est pas là alors que je vous vois. Mon argent, tout de suite, ou je fais du scandale.

Comprenant la négresse et le bémol, M. Grieb résolut d'écarter le fâcheux en lui remettant son dû, sûr qu'il était de récupérer la somme avancée. Il

paya donc, mais ne donna pas de pourboire, étant ennemi des dépenses inutiles. L'homme s'en fut en maugréant.

Rapidement, M. Grieb regagna la chambre et se remit au travail. Un coup de timbre l'interrompit de nouveau, comme il commençait à peine.

— Zut! formula-t-il, énervé, mais nullement inquiet car le premier incident l'avait aguerri grâce à sa bonne issue. Pour la seconde fois, il fut ouvrir, et fit le grimace. Un garçon de recette lui présentait une traite de deux cent cinquante francs. Un instant, il eut l'idée d'assommer le zéneur et de s'emparer des sommes qu'il détenait, importantes, à n'en pas douter; mais M. Grieb n'avait jamais tué. Les gestes brutaux répugnaient à sa sensibilité. Et puis, il n'était pas certain d'un résultat favorable. L'homme était fort et se défendrait. Le bruit attirerait du monde. M. Grieb ne tenait pas à ce qu'on voit. Il chercha un échappatoire.

— Je n'ai pas d'argent, dit-il; repassez demain.

— Ça ne prend pas, dit l'encaisseur. Mon collègue du gaz m'a dit que vous l'avez payé. Seulement, il vous a menacé de faire du scandale. Si c'est ça qu'il vous faut, vous allez être servi. Toute la maison saura que vous êtes des paumés.

Comme il parlait haut et que M. Grieb entendait un pas dans l'escalier, il jugea prudent de céder. Il fit entrer l'homme dans l'antichambre et lui compta deux cent cinquante francs, dont il venait de s'emparer dans une chambre de bonne maison voisine. Le garçon de recette partit sans dire merci.

M. Grieb fit mentalement le compte de ce qu'il avait dépensé. Le total de deux cent quarante-dix francs l'effraya, mais sa sécurité valait bien ce prix, et les bijoux, que les renseignements pris certificaient de grande valeur, couvriraient les pertes subies.

Pour la troisième fois, il voulut gagner la chambre à coucher, mais il s'arrêta en chemin, un bruit insolite lui ayant fait tendre l'oreille. Une clef, en effet, tournait dans la serrure. A n'en pas douter, M. et Mme Rousseau rentraient. M. Grieb se sentit perdu, mais, résolument, il marcha à l'encontre, sans bien savoir encore ce qu'il allait faire.

Dans l'antichambre, il se heurta à une femme qui, surprise, fit un mouvement de recul; mais une pensée, sans doute, lui vint à l'esprit, car ce fut avec une joie non dissimulée qu'elle dit à M. Grieb, complètement décontenancé: — Entrez donc au salon, cher monsieur. La bonne est stupide de vous faire attendre dans l'antichambre. Excusez-la. Elle arrive de la campagne, et je n'ai pas encore eu le temps de la former.

M. Grieb voulut plaquer un mot, mais déjà Mme Rousseau commençait à avoir volubilité:

— Comme vous êtes aimable d'avoir répondu à l'appel de mon mari. Il ne voulait pas vous demander ces cinquante louis dont nous avons le plus pressant besoin. C'est moi qui lui ai dit: "Que diable, ce M. Gaston, avec lequel tu joues tous les soirs au poker, dans le petit café de la rue Henri-Raik, ne refusera pas de te prêter de l'argent, lui qui est si riche et qui gagne tous les jours". Bien que ne vous connaissant pas, je n'ai jamais douté de votre obligeance. Merci, monsieur; vous êtes notre sauveur. Mais entrez donc au salon. Mon mari me suit.

M. Grieb ne balançait pas. Le mari allait rentrer, et tous se découvrirait. Il fouilla dans la poche gauche de sa redingote, en sortit un petit portefeuille qu'il ouvrit, et lui fit un petit billet bleu, — fruit de pénibles efforts, — et, très grand seigneur, avec un sourire qui s'efforçait d'être aimable, il tendit l'argent à Mme Rousseau.

— Vous avez pensé juste, ma chère, dit-il. J'ai toujours cinquante louis à la disposition d'un ami. Mes amitiés à Rousseau, que je suis désolé de ne pas rencontrer, mais il me faut partir, car je suis excessivement pressé. Et, sans attendre les inévitables remerciements, il gagna le palier, et descendit l'escalier avec le calme apparent d'un monsieur dont la conscience est parfaitement tranquille.

ANDRÉ BÉRY.

On somme chez Ladèche. Après avoir longtemps hésité, par crainte de la visite d'un créancier, Ladèche se décide à aller ouvrir.

C'est le sylvain du coin. — Monsieur Ladèche, je viens vous réclamer le montant d'un ressemblage.

— Eh bien, vous êtes rudement pressé!

— Comment, pressé? Voilà huit jours que j'ai ressemblé vos chaussures!

diabole! Je ne puis vous payer le ressemblage de mes chaussures avant d'avoir payé les chaussures elles-mêmes.

Le Dr. Armand Mary

Le Dr. Armand Mary, l'un des dentistes les plus connus de la Nouvelle-Orléans et l'un des membres les plus distingués de sa profession, vient de transférer son domicile de la rue Canal et Bourbon dans son élégant local de la rue Baronne, au No. 155 en face de l'église des Pères Jésuites.

Il est superflu de faire ici l'éloge du Dr. Mary. Ses nombreux clients savent que, pour toutes les opérations qui sont du domaine de l'art dentaire, il est l'un des praticiens les plus distingués de la Nouvelle-Orléans.

Sa popularité n'est pas due seulement à sa très grande compétence et à sa science; sa courtoisie, son urbanité et sa discrète charité ont puissamment contribué à lui assurer la confiance et la sympathie de ses clients.

L'Enigme de la "Marie-Céleste"

Le matin du 2 septembre 1872, dans le port de New-York, la goélette américaine pourvue d'un gracieux nom français, la "Marie-Céleste", s'appuyait à terre pour Génes, où elle avait coutume de transporter des marchandises et parfois aussi quelques passagers. Le capitaine, l'honnête et zélé Benjamin Griggs, avait décidé d'emmener avec soi sa femme et son plus jeune enfant, une fillette de sept ans, tandis que l'aîné, un garçon de douze ans qui avait déjà fait plusieurs fois la traversée, devait rester à New-York pour y continuer ses études. Le petit aurait cependant bien souhaité de pouvoir de nouveau accompagner en mer ses parents et sa sœur; mais le propriétaire de la "Marie-Céleste", choisi comme arbitre, fut d'avis que les Griggs commettraient une folie en rêvant au désir de leur fils. Forcé fut donc à celui-ci de laisser tristement partir tous les siens lorsque, vers midi, la goélette leva l'ancre pour commencer son voyage — d'une durée ordinaire d'environ trois mois. La "Marie-Céleste" avait à son bord un équipage de treize personnes. Ce chiffre de mauvais aloi n'avait nullement inquiété le capitaine; mais dans le port bien des gens avaient désapprouvé ce qui leur semblait un "bravado" dangereuse de l'excellent Ben Griggs, et regretté que ce dernier n'eût pas mis le "sort" de son côté en accueillant la requête de son jeune fils.

Et puis l'on n'avait plus eu de nouvelles de la "Marie-Céleste" jusqu'au jour où, quatre mois après le départ de la goélette, le consul des Etats-Unis à Gibraltar avait adressé à son ministre la dépêche suivante:

De Gibraltar, ce 2 janvier 1873. — La goélette américaine "Marie-Céleste", de New-York, vient d'être amenée dans notre port par un barque anglais, le "Dei-Gratia". "Marie-Céleste" rencontrée en plein Océan, le 5 décembre, dans un état absolument parfait, mais sans personne à bord. Impossible de rien savoir du sort de l'équipage.

Le fait est qu'une rencontre singulière s'était produite le matin du 5 décembre 1872, à 300 milles environ de Gibraltar. Tout d'abord un paquebot allemand avait aperçu au large une goélette qui semblait flotter sans direction. Il lui avait envoyé les signaux d'usage, et puis, ne recevant pas de réponse, avait poursuivi sa route. Mais ce silence bizarre et les allures non moins étranges de la goélette avaient été observés par le capitaine d'un autre bateau, le petit voilier anglais "Dei-Gratia". Soupçonnant un accident — une maladie contagieuse ou peut-être une de ces crises générales d'ivrognerie qui parfois s'abatent brusquement sur tout un équipage, — le dit capitaine s'était rendu à bord de la "Marie-Céleste", et avait eu la stupéfaction de la trouver complètement déserte! Avec cela, nulle trace d'une lutte, nulle désordre sur le pont ni dans les cabines, le capitaine, sa femme, leur enfant et le second du bateau avaient dû être surpris au milieu de leur déjeuner: car la petite, notamment, s'était interrompue après les premières cuillerées de sa bouillie, et le capitaine, ayant déjà mangé un œuf, venait d'introduire un autre dans son gousset. Les provisions, l'argent de la caisse, les malles et valises, les divers vêtements tout cela avait été laissé intact, sans que les treize personnes de l'équipage semblassent avoir emporté un seul des objets qui leur appartenaient. L'unique dispa-

rition constatée était celle du chronomètre et des papiers de la goélette; encore l'absence des papiers se trouvait-elle en partie compensée par la découverte, à sa place ordinaire, du livre de bord. Il est vrai que celui-ci ne donnait, sur la traversée de la "Marie-Céleste", que des renseignements tout rudimentaires.

Le capitaine Griggs n'ayant jamais beaucoup aimé à se servir d'un porte-plume. La notation des longitudes et latitudes s'arrêtait le 4 décembre, veille du jour où le capitaine Boyce avait rencontré la goélette abandonnée.

D'autres détails encore, que je ne puis songer à énumérer, attestaient que la catastrophe qui avait vidé la "Marie-Céleste" avait dû arriver de la manière la plus imprévue et la plus soudaine. Par exemple Mme Griggs n'avait pas eu le loisir de reboucher avec une bouteille contenant un certain sirop qu'elle avait sans doute fait boire à sa fille. Elle même avait commencé, probablement dès le matin du dernier déjeuner, un petit travail de couture qui était resté à peine ébauché sur sa machine; et les hommes de l'équipage, de leur côté, s'étaient trouvés interrompus au milieu de leur lessive hebdomadaire. Mais le plus étonnant de l'aventure était que pas une des chaloupes de la goélette ne manquait; tandis que d'autre part, comme je l'ai dit, aucune trace ne dénotait la venue à bord de personnes étrangères. L'équipage n'avait certainement pas pu quitter la "Marie-Céleste" par ses propres moyens; et il ne semblait pas non plus qu'il eût été emmené de force par des gens d'un autre bateau — qui du reste, selon toute apparence, n'auraient pas été d'humeur à respecter aussi scrupuleusement la caisse de la goélette.

Après quoi l'on a eu beau répandre à tous les coins du monde les signalements de l'équipage disparu, ou du moins de ceux des membres de cet équipage que l'on connaissait, jamais plus l'on n'a retrouvé aucun des treize voyageurs de la "Marie-Céleste". Jamais personne n'a su ce qu'étaient devenus l'excellent capitaine Griggs, sa femme et sa petite fille, ni le jeune second, Henry Bilson, ni les hommes du bord et les deux ou trois passagers. Il y a eu là un mystère plus étrange que tous ceux des romans d'aventures, et qui d'ailleurs a plus d'une fois déjà vivement excité l'imagination des conteurs anglais. C'est ainsi que sans aucun doute le problème de la "Marie-Céleste" aura suggéré à R. L. Stevenson l'idée du plus "romanesque" de tous ses récits, l'inoubliable "Naufrageur" écrit par le poète écossais durant les dernières années de sa courte vie. Pareillement sir Arthur Conan Doyle, le père du fameux Sherlock Holmes, a publié naguère une nouvelle où il essayait de résoudre à sa façon l'énigme de la goélette abandonnée; mais je dois ajouter que cette "solution" de M. Conan Doyle me paraît d'une extravagance bien peu convaincante. Les membres de l'équipage de la "Marie-Céleste" auraient été tués, l'un après l'autre, par un mûlâtre qui aurait fait le vœu d'exterminer le plus grand nombre possible de représentants de notre race blanche!

Or voici qu'une revue anglaise, le "Strand Magazine", s'est avisée de rappeler ce mystère déjà vieux de plus de quarante ans, et puis d'inviter quelques-uns de ses principaux collaborateurs à lui envoyer les hypothèses les plus ingénieuses qu'ils pourraient combiner touchant le sort de l'équipage de la "Marie-Céleste". Hélas! les résultats produits jusqu'ici par l'intéressante "consultation" du "Strand Magazine" n'ont guère de quoi, non plus, satisfaire notre curiosité. Ni M. Berry Pain, ni M. Morley Roberts, ni M. H. A. Vachell n'ont rien trouvé qui pût nous procurer l'illusion d'une "piste" sérieuse. Tout au plus peut-on prendre un certain plaisir à la lecture du conte imaginé par M. Arthur Morrison, encore bien que ses lignes générales ressemblent beaucoup à celles de la nouvelle susdite de M. Conan Doyle. D'après M. Morrison, tous les membres de l'équipage auraient été tués et jetés à l'eau, successivement, par un mûlâtre d'une force musculaire énorme, et que la méditation des écrits de Swedenborg aurait plongé dans une véritable folie religieuse. C'est pour les envoyer le plus vite possible aux hauteurs célestes que ce Joseph Haller, surnommé le "saint Joe", aurait jeté par dessus bord ses douze compagnons de traversée; à la suite de quoi il se serait précipité lui-même vers la porte du ciel, en se munissant du chronomètre de la goélette afin de mieux connaître la durée de son ascension. Quant aux papiers du bord, M. Morrison a négligé de nous expliquer comment et pourquoi s'en illuminé avait jugé devoir les emporter dans les régions bienheureuses.

LA QUESTION DES CHAPEAUX

Le temps n'est plus où Henri Heine, ce Parisien égaré sur les bords de la Sprée, se réjouissait, quand il allait au théâtre, d'avoir devant les yeux quelque extravagant chapeau de dame, à travers les mousselines et les plumes vaporeuses duquel lui apparaissaient, teintées de rose ou de vert tendre, idéalisées en quelque sorte par le tulle-illusion, les tragiques horreurs des drames les plus sombres. Les Berlinois d'aujourd'hui se montrent moins accommodants. Un homme terrible, le président de police von Jagow, vient impitoyable Tarquin, d'habiller d'un trait de plume celles dont s'enorgueillissent au théâtre, les moindres chapeaux, et de proscrire les chapeaux eux-mêmes comme attentatoires à l'horizon visuel et au libre plaisir du spectateur.

Et, empruntant les foudres de certain article du code prussien — l'article 10 — protégeant la sécurité publique, le farouche président de police menace les directeurs de théâtre d'une amende de 25 dollars par chapeau.

Onze directeurs, la mort dans l'âme, ont courbé l'échine. Mais six autres, sinon plus indépendants, du moins plus perspicaces, prévoyant à merveille que les dames berlinoises renonceraient au spectacle plutôt qu'à leurs chapeaux, ont porté le litige devant le président supérieur de la province qui les a déboutés, puis devant la cour administrative, qui leur donna raison.

LA MOYENNE DE LA VIE DES BETES

Combien vivent les bêtes? On est généralement peu fixé sur ce point, mais voici ce qu'en pensent les plus notables naturalistes:

- Crocodile, 200 à 250 ans; éléphant, de 150 à 200 ans; carpe de 100 à 150 ans; aigle, 100 ans; cygne 100 ans; corbeau, 100 ans; rhinocéros, 60 ans; lion, 60 ans; perroquet, 50 à 80 ans; rhinocéros, 50 ans; brochet, 40 à 50 ans; vautour, 40 ans; taureau, 30 ans; cerf, 30 ans; âne, 25 à 30 ans; cheval, 25 ans; charbonneret, 25 ans; pinson, 20 à 25 ans; porc, 20 ans; bœuf, 18 à 20 ans; chat, 18 ans; rossignol, 16 ans; alouette, 16 ans; renard, 15 ans; linotte, 15 ans; brebis, 12 ans; brème, 12 ans; grillon, 10 ans; serin, 10 ans; chèvre, 10 ans; moineau, 10 ans; poule, 10 ans; tarelle, 10 ans; lapin, 8 ans; lièvre, 7 ans; écureuil, 7 ans; araignée, 7 ans; abeille, 1 an.

La moyenne de la vie de l'homme est, paraît-il, 33 ans, nous nous classons donc entre le vautour, le taureau et le cerf, pas loin de l'âne...

Le petit jeune homme. — Si vous me le permettez, j'irai vous voir au théâtre, dans votre loge. — C'est pour cela sans doute que vous faites déjà des yeux en coulisse.

PLAQUES DURES ET ECAILLEUSES

S'étendent et démangent. Les cheveux tombent. Se sert du savon et onguent Cuticura. Actuellement rétabli.

B. F. D. No. 2, Catons, Okla. — "Mes ongles commencent par l'apparition d'une plaque dure et écaillée de la grandeur d'une pièce d'un dollar qui me vint sur le côté de la tête et comme elle continuait à s'étendre mes cheveux tombèrent graduellement jusqu'à mes poils. Au début cela ressemblait à une plaque de pellicules cela me dérangeait, puis ensuite il se produisit une éruption jaune verdâtre et l'on aurait dit que la chair commençait à être rongée. Cela me causait une fièvre telle que je n'étais capable de rien faire. — et de tout ce que je pouvais me procurer pour arrêter le progrès du mal, mais il n'y avait rien de bon. Je me remis à recommencer le savon l'onguent Cuticura; je me procurai chez mon pharmacien, un lot de deux semaines et j'en eus une grande amélioration et en deux mois cet endroit était guéri et une nouvelle poussée de cheveux s'était formée." (Signé) Willie Johns, 8 Mars 1911.

Non seulement le savon et l'onguent Cuticura sont d'une très grande valeur dans le traitement de l'eczéma et autres éruptions bénignes de la peau et du cuir chevelu, mais aucun autre remède n'aurait été aussi efficace. Les personnes qui se rasent et qui se frictionnent avec une solution au Cuticura ont une grande amélioration et un meilleur cuir chevelu et la peau.

Nouveaux Réglements

Pour la Poste de la Nouvelle-Orléans.

Les heures officielles de la poste, pour tous les jours, excepté le dimanche et jours fériés, seront, à partir du 20 octobre comme suit:

Le guichet des mandats de poste est ouvert de 9 heures du matin, à 6 heures du soir.

Le guichet des lettres enregistrées est ouvert de 8 heures du matin à 8 heures 30 m. du soir.

Le département des colis postaux sera ouvert de 8 heures du matin à 6:30 p. m. Tous les colis devront être en parfaite condition, et tous les frais payés, pour qu'ils soient expédiés.

Les stations A, B et D et les stations 1 à 30 restent ouvertes de 8 heures du matin à 6 heures du soir, exceptés dimanche et jours fériés.

Coup de griffe. — Un auteur dont la pièce venait d'échouer se promenant sur le boulevard avec un ami. — Tout à coup, l'ami s'écria: — Tiens, voilà X... le critique. La physionomie de l'auteur se renfrognait.

— Ne me parlez pas de cet homme-là. Il a dit trop de mal de ma pièce.

— Ça n'a pas d'importance: il n'a aucune idée personnelle.

— Comment cela?

— Il ne fait que répéter ce que dit tout le monde.

The N. O. Bee Publishing Co., Ltd. 323 Chartres Street NEW ORLEANS SPÉCIALITÉ DE TRAVAUX EN FRANÇAIS TRADUCTIONS EN Français, Anglais, Espagnol, Italien, Allemand et Hollandais

L'Abeille Bourdonne Constamment Dans les meilleures demeures Françaises et de sa Nouvelle-Orléans et de ses environs. Ce journal convient à mille acheteurs qui ne peuvent être approchés par un autre moyen. Téléphonez 3487 Main et demandez que notre "ad man" aille vous voir.